

Une passion naïve.

La vogue de l'impressionnisme, du fauvisme, du cubisme, de l'abstraction, du pop art, du surréalisme, et d'autres mouvements a depuis longtemps occulté un pan essentiel de l'histoire de l'art, à savoir l'art naïf. Profitons de l'événement que constitue la mise en vente de la collection de peinture naïve du Château de Gourdon pour tâcher de réparer cette injustice.

Pourquoi l'art naïf passe-t-il pour être le parent pauvre des grands courants qui ont traversé le XX^{ème} siècle ? Sans doute parce qu'à une époque qui privilégiait l'intellectualisme, l'art naïf est apparu comme singulièrement rétif à toute tentative de théorisation. Cela tient à la nature-même de cet art spontané de ne faire partie d'aucune école et de n'obéir à aucun dogme.

Certes, il y eut des tentatives pour subsumer cette foisonnante diversité sous un vocable commun : cela donna lieu à des expressions telles que « peintres du Cœur Sacré », « Maîtres populaires de la réalité », ou encore « primitifs d'aujourd'hui ». A travers ces différentes étiquettes, les marchands d'art bien intentionnés exprimaient leur souci de fonder la légitimité de ce phénomène aux contours troubles. Mais, comme chacun le sait, l'enfer est pavé de bonnes intentions, et ces tentatives desservirent plutôt les artistes : ceux qui avaient été « labellisés » se retrouvaient pris au piège d'une catégorie qui ne leur correspondait pas nécessairement, tandis que ceux qui ne l'avaient pas été furent jetés aux oubliettes.

Pour approcher avec pertinence le courant naïf, il faut donc avant tout en accepter la diversité, qui en constitue d'ailleurs la richesse. L'art naïf est l'impossible totalisation des productions anarchiques d'une foule d'individus qui ne se connaissent pas entre eux et ne sont pas toujours contemporains. Mais n'est-ce pas une des caractéristiques de l'art que de conjuguer ces apparentes contradictions que sont la singularité des peintres et l'universalité et l'intemporalité du désir de peindre ? L'art n'a jamais avancé sur une seule voie, et ce sont ces contradictions qui lui permettent de rester vivant. C'est sans doute parce que, plus que tout autre, l'art naïf manifeste le jaillissement de ce désir créatif à l'état pur qu'un poète comme Apollinaire en faisait grand cas.

Lorsque l'on demandait à Max Jacob: « Qu'est-ce que la bonne peinture? », il répondait: « C'est celle qui me donne du bonheur ». Aujourd'hui, il n'est pas inutile de répéter que l'art naïf nous donne à voir des œuvres d'une étrange poésie, comme autant de rêves qui ont fait et feront notre bonheur. Notre époque, si matérialiste, a besoin du merveilleux, d'un art qui se fait dans le silence d'un atelier et non pour les biennales ou les galeries branchées de Paris, de New York ou de Londres.

Le public doit pouvoir juger, en développant son sens critique, cet art naïf qui lui est aussi contemporain que le dénommé "Art Contemporain" qui fait l'objet de tant de commentaires dans les médias.

Si les naïfs ne font pas école, ils n'en forment pas moins un genre de famille élargie. Un peu d'histoire est nécessaire pour nous rappeler qui fut le grand ancêtre. En 1886, la « Société des Indépendants », sous la houlette de Georges Seurat et de Paul Signac, inaugure une exposition spectaculaire. Deux tableaux font sensation : "Un dimanche après-midi à l'île de la grande Jatte » de Seurat, (aujourd'hui à l'Art Institut de Chicago) et "Un soir de carnaval" de Henri Rousseau, le petit employé de l'octroi. On devise autour de l'intellectuel Seurat, inventeur du pointillisme, et on sourit de Rousseau dont la spontanéité évoque les primitifs italiens.

Pour beaucoup de critiques, ses tableaux seront le triomphe d'une farce. Mais soyons sérieux, et prêtons un peu l'oreille à ce que Picasso dit à travers ce tonnerre de moqueries: « Rousseau n'est pas un cas. Il représente d'une manière parfaite un ordre bien précis de pensée. » A travers ces propos, il fustigeait l'erreur de la critique, qui définissait la naïveté de Rousseau comme un défaut d'exécution technique, voire même une déficience mentale.

Rousseau nageait donc à contre-courant de son époque, comme bon nombre de créateurs talentueux qui lui ont succédé. Mais la foi inébranlable qu'il avait en sa peinture est aujourd'hui partagée par les artistes qui font partie du présent catalogue. Rousseau avait proposé par lettre au Maire de Laval, sa ville natale, « La bohémienne endormie ». Comme nul n'est prophète en son pays, il ne reçut jamais de réponse. Le tableau finit par prendre un jour le chemin de l'Amérique, acheté par Salomon Guggenheim qui l'offrit au Museum of Modern Art de New York. Il constitue maintenant une des pièces maîtresses du célèbre Musée. Cette petite anecdote nous rappelle les erreurs de jugement de l'époque, qui ne sont malheureusement pas toujours dissipées de nos jours.

Qu'est-ce donc qui caractérise l'authentique artiste ? Anatole Jakovsky, critique renommé et auteur de plusieurs ouvrages sur l'art naïf, mécène et fondateur du « Musée International d'Art Naïf » de Nice, nous livre une clé pour le comprendre. Comparant les destins du Douanier Rousseau et de Kwiatkowski, il a ce propos saisissant : « ils étaient des *possédés* tous les deux, dans la pleine et entière acception de ce terme. » Qu'entendait-il par là, si ce n'est que la pulsion créatrice qui animait nos peintres ne pouvait souffrir ni doute ni compromis ? La naïveté n'est peut-être pas autre chose que cette foi candide en l'existence de son propre talent. Dans la famille des natifs de Laval, on compte un autre artiste remarquable, Jules Lefranc. Un beau jour, la nièce de Claude Monet, amie de ses parents, présente au jeune Jules le célèbre peintre.

Le souvenir de cette rencontre restera gravé pour toujours dans sa mémoire, à tel point qu'il finira par abandonner son commerce de quincaillerie pour se consacrer entièrement à la peinture. Là encore, il n'est pas possible de composer avec ce désir dévorant de peindre qui s'impose comme une évidence.

Jules Lefranc nous a légué un univers clair, précis où tout est calme et netteté. C'est le Fernand Léger de la naïveté. Lorsque les installations industrielles et les paysages urbains d'hier disparaîtront, la peinture de Lefranc restera comme un témoignage poétique des colosses de béton et d'acier. Son œuvre est un répertoire d'images aux couleurs irradiantes. La diversité de son expression picturale est bien représentée dans ce catalogue.

Enfin, nous ne saurions clore cette préface sans rendre hommage au fondateur du Musée de peinture naïve dont la collection est mise en vente aujourd'hui.

Si la naïveté est bien telle que nous l'avons définie plus haut, alors on peut dire que Laurent Negro n'en manquait pas lorsqu'il se mit en tête de rebâtir le Château de Gourdon, en ruine à l'époque, pour y installer la collection de peinture dont il caressait l'idée depuis longtemps.

Il ne manqua pas non plus de courage, ni de ténacité, puisqu'il mena ce projet jusqu'à son terme avec le succès que l'on connaît : ce faisant, il assura tout autant le rayonnement du village de Gourdon, que celui de la peinture naïve. Il est sans doute rare qu'un bâtisseur de forteresse se double d'un esthète aux goûts délicats, mais l'on peut dire sans exagération que Laurent Negro excella dans ces deux domaines. La qualité de la collection qu'il nous est donné d'admirer aujourd'hui en est la preuve merveilleuse.

Pablo Lozada Echenique 🗨️

Saint Martin du Vieux Bellême, Mars 2002

🗨️ *Qui suis-je ? Un collectionneur d'art, pour qui compte avant tout la longue fidélité qui réunit depuis toujours, sans heurt et sans éclipse, la peinture, l'amateur et la passion... Bref, comme il en est de l'amour et de la poésie.*

Préface du catalogue - Collection d'Art Naïf du Château de Gourdon -
Me Tajan – 24 avril 2002